

retard qu'imposent forcément des apparitions séparées par un intervalle de quarante-huit heures, les relations plus intimes qui s'établissent entre notre pays natal et notre pays d'adoption, l'accroissement continu de la population française à New-York et sur les autres points de l'Union, le désir fort naturel de nos compatriotes de se tenir au courant de tout ce qui se passe en Amérique aussi bien qu'en France, tout en un mot fait sentir la nécessité d'un journal quotidien rédigé en français, qui ne se laisse devancer par aucun de ses confrères américains : le *Courrier des Etats-Unis* veut être ce journal.

On lit dans le *Courrier* : "FATALE PLAISANTERIE.—En vain de nombreux exemples montrent le danger de jouer avec des armes à feu ; les accidents se renouvellent presque chaque jour. La semaine dernière, à Churchville, près de Rochester, Miss M. Lyon, jeune fille de dix-huit ans, et un garçon de quinze ans du nom de Potter, plaisantaient et riaient ensemble, lorsque ce dernier eut la funeste idée de prendre un fusil qui se trouvait suspendu au mur et de mettre en joue en riant sa compagne ; celle-ci ne faisait qu'en rire ; l'autre, pour pousser jusqu'au bout la plaisanterie, pressa la détente du fusil, et Miss Lyon tombe frappée d'une balle dans la figure. Le coup était mortel."

FATAL ACCIDENT.—Mercredi, vers le milieu du jour, trois hommes descendant avec un train de bois la Rivière des Prairies, parvinrent sans accident jusqu'au pied du *Rapide au Crochet*. De cet endroit le radeau, entraîné par la force impétueuse du courant, alla à deux arpents de distance se briser contre l'une des cages du Pont de Vian sur le front de laquelle il s'arrêta en se soulevant de la partie antérieure. Les conducteurs effrayés, au lieu de se réfugier sur l'arrière du radeau et de s'y tenir, s'emparèrent d'un canot dans lequel ils se livrèrent à la merci du courant qui ne tarda pas à chavirer la frêle embarcation ; deux de ces infortunés disparurent sans retour ; le troisième se cramponna à la pince du canot et fut repêché à 20 arpents plus loin au moment où ses forces l'abandonnaient. Ceux qui ont trouvé la mort dans les eaux sont Joseph et Charles Chartraud, de St. Vincent de Paul.

Une personne de New-York, présentement à Montréal, s'y occupe des apprêts que nécessite par avance le projet d'une excursion des citoyens de Montréal et de Québec à New-York, le 4 juillet prochain. Les journaux donneront avis prochainement des particularités essentielles à connaître de ce voyage agréable, qui se fera de jour et ne coûtera que sept piastres au plus, quant aux frais de transport.

Nominations officielles. Toronto 2 Mai 1851. Il a plu à Son Excellence le Gouverneur-Général faire les nominations suivantes, savoir : VALENCE GARON de Ste Anne de la Pocatière, et Ludger Têtu, de la Rivière-Ouelle, Ecuyers, pour être Juges de Paix dans et pour le District de Québec.

Etats-Unis. Les partisans de la désunion des Etats-Unis dans la Caroline du Sud ont tenu à Charleston, le 5 mai, une réunion ayant pour objet les "droits des Etats-Unis." Cette assemblée dont la dénomination fait voir que le mobile de ses procédés est toujours, comme on le sait, l'interminable sujet de l'esclavage, a procédé à l'examen de cette question : "La Caroline du Sud doit-elle agir seule ou en se contentant du concours d'un ou deux Etats ?" Les séances de cette réunion durent sans doute encore. Selon les renseignements dont parle le *Courrier des Etats-Unis*, sur 167 membres qui doivent s'y trouver présents, 89 sont en faveur d'une solution affirmative et demandent que la Caroline du Sud s'avance hardiment dans la carrière de la désunion, sans s'inquiéter si d'autres la suivront, sans se préoccuper des conséquences qui en pourront résulter. Le succès de cette agitation locale est plus que douteux. La Caroline du Sud n'abandonnerait pas l'Union sans entrer en lutte armée contre les Etats-Unis. D'ailleurs, elle se trouve abandonnée par tous les Etats du Sud, dans lesquels le ferment désunioniste a perdu toute sa force, peut-être même dans le Mississippi. Il y a néanmoins dans la Caroline du Sud des imaginations ardentes qui ne voient que dans la séparation la gloire et la fortune de cet Etat. — La nouvelle expédition récemment projetée contre Cuba paraît avortée.

"Entre les nombreuses théories sauvages et impraticables qu'a enfantées la philosophie Française, le socialisme occupe un rang éminent. Il est de notoriété que les communistes ont fait divers efforts pour mettre leur système en pratique, mais tous ont misérablement échoué. La colonie qui fit voile vers le Texas se souleva avant qu'une seule cabane eût été construite ou que le soc de la charrue eût remué une seule motte de terre. Les hommes simples, qui avaient été induits à tenter l'expérience, ont été abandonnés à la pauvreté et à la misère dans un pays étranger, où ils ont à déplorer leur engouement et à se récrier contre les chefs peu scrupuleux à qui seuls a profité l'entreprise. Un autre parti de ces réformateurs sociaux qui s'est fixé près de Nauvoo, dans l'Illinois, sous la direction d'un certain Monsieur Cabet, témoigne le désir de s'enfuir de la colonie avant qu'une explosion n'éclate. Plusieurs "fuyards" ont quitté leur chef et sont venus nous demander la publication d'un protêt en réponse aux attaques du citoyen Cabet.

Ce protêt a jeté M. Cabet dans une grande frénésie. Il se livre à des incriminations de toute espèce, et appelle ceux qui se sont retirés de la société des "atomes et des pygmées," en les dénonçant pour s'être rendus dans l'Eglise catholique et y avoir entendu la messe et, plus que tout cela, d'avoir en l'audace de mettre en question l'infailibilité de sa théorie. "Eux, mes disciples, me condamner, moi leur maître," s'écrie M. Cabet avec horreur ! Dans toutes ses répliques, le pauvre Cabet témoigne une terrible peur des Jésuites. Il n'y en a pas un qui soit plus rapproché de lui que St. Louis, mais le lecteur de ses élucubrations croirait qu'il se cachent derrière chaque arbre et chaque haie de l'incarnie, noirs, gigantesques, et enragés, à l'aspect dangereux et altérés de sang, et possédés de la grande ambition d'ôter la vie à Cabet. Il faudrait une large emplate pour servir de témoignage à la partie malsaine du cerveau de Monsieur Cabet."

Jamaïque. On écrit de Kingston (Jamaïque) au *Courrier* : "Les *Free Traders* de notre île rêvent la régénération commerciale à l'aide de l'introduction des gens de couleur qui abandonnent les Etats-Unis ; peut-être ont-ils raison, et le fait est qu'on sera obligé de renoncer prochainement à la culture du coton, du café et de la canne à sucre, si l'on ne parvient pas à recruter un bon nombre d'Africains. Mais ce qui vaudrait mieux encore pour l'avenir, ce serait d'attirer ici des Américains intelligents qui développeraient les ressources industrielles que nous possédons. Les premiers essais qui ont été tentés réussissent très bien. Une savonnerie nouvellement établie fait d'excellentes affaires ; on parle de la création d'une tannerie ; une librairie américaine prospère à souhait ; et si quelques-uns de vos fermiers venaient se fixer parmi nous, ils auraient grande chance de faire fortune en nous fournissant du beurre, du saindoux et du porc salé, les trois objets de grande consommation qui nous viennent de l'étranger en payant des droits très élevés.

" Vos lecteurs n'ont peut-être pas oublié un certain législateur du nom de Robert John Macpherson, qui était en même temps alderman de la ville, juge de paix et auditeur des finances. En cette dernière qualité, il s'était imaginé de contrefaire la signature du receveur-général sur deux cent billets, les uns d'une livre, les autres de trois, payables à vue et au porteur par le trésor public. Le susdit Macpherson avait déjà passé devant la justice, mais le jury n'avait pu s'accorder ; le procureur-général ne se contenta point de cette première épreuve, et fit subir au prévenu un second procès. Quelques-uns des amis de Macpherson espéraient bien qu'il se dénouerait comme le précédent. Ce qui favorisait un moment cette idée, c'est que le jury mit un temps assez long à s'entendre sur son verdict, et déjà dans la foule qui se trouvait réunie, quelques amis poussaient des hurrah ! en l'honneur de l'acquiescement de Macpherson. Par malheur, les amis aperçurent sans la conscience des jurés. Ceux-ci repartirent, et lorsqu'ils se furent réunis, leur chef prononça d'une voix ferme le mot coupable ! Ce fut une sorte de coup de théâtre. La conduite du prisonnier avait d'ailleurs été assez étrange durant tout le procès : il est franc-maçon, et grâce à des signes qu'il adressait à des frères siégeant parmi les jurés, il avait espéré les décider à ne pas le condamner ; mais toute sa maçonnerie ne put y rien faire, et l'équité l'emporta. Lorsque les jurés se retirèrent dans la chambre de leurs délibérations Macpherson, avec beaucoup de sang-froid, se fit apporter à manger, puis, quand il eut fini, il fuma son cigare de l'air le plus satisfait. Il eût été difficile de pousser plus loin l'impudence. Aussi sa condamnation n'a-t-elle rendu que l'approbation parmi les gens qui ont quelque sentiment de justice et le pudeur. L'Assemblée législative a, bien entendu, déclaré Macpherson "chassé de la Chambre."

Un effroyable accident est arrivé ces jours-ci : Un Américain, nommé Whitley, qui nous a amené ici une troupe équestre, se rendait à la campagne pour y donner des représentations ; le wagon sur lequel il se trouvait avec sa famille, deux musiciens français et un Esnaillon, roula dans un précipice d'une centaine de pieds, et fut projeté sur un rocher. Les deux musiciens furent tués sur le coup, et les autres blessés. Le wagon se brisa en mille morceaux, et les chevaux furent tués ou blessés. On ne sait pas encore si Whitley a survécu à cet accident. — On attendait ce livre-là de M. l'abbé Blanc ; l'Introduction, et le premier volume du *Précis*, renfermant les *Origines chrétiennes*, avaient confirmé cet espoir. Le dernier volume qui vient de paraître achève-t-il de justifier cette honorable attente ? Telle est la question dont nous avons cherché la réponse dans la lecture même du volume. Or, l'examen que nous en avons fait nous impose le devoir de dire aujourd'hui que M. Blanc a répondu, selon nous, aux exigences de l'opinion, au vœu de nos Evêques et de notre clergé. Sans omettre aucun fait de quelque importance, il a raconté dans un seul volume qui renferme, il est vrai, 930 pages, l'histoire de plus de seize siècles, depuis le troisième siècle inclusive-ment, jusqu'à 1830. Cette narration, concise et claire en même temps, offre sur tous les faits où il en est besoin, la réflexion claire également et précise qui relève et fait admirer le plan de la Providence, l'intervention de Dieu sur son Eglise, qui dissipe souvent d'un mot l'objection de l'incrédulité ou de l'hérésie ; qui venge enfin nos saints Pontifes et nos saints docteurs contre leurs détracteurs anciens et modernes. La pensée de l'auteur s'élève avec les grands faits, et élève celle du lecteur par les grands aperçus qu'il ouvre devant elle. Nous aimons surtout la manière dont il suit la marche des siècles, la liaison des événements et leurs influences réciproques. C'est une heureuse manière de raconter l'histoire, de vivifier l'étude des siècles et de la rendre en même temps attrayante et facile.

Nos devoirs encore faire remarquer la manière dont l'auteur traite les questions les plus délicates. Il les aborde et en dit son sentiment avec franchise, mais avec une telle modération que personne ne peut s'en offenser. Cette modération, jointe à l'impartialité de M. Blanc, fait de son livre non un livre de parti et de système, mais un livre de doctrine, un guide sage, mesuré, tel qu'il convient pour les *Cours des séminaires*, et en général au clergé, qui demande avant tout les moyens de se rendre compte avec calme de l'histoire de l'Eglise, de sa doctrine, de sa discipline, de son action sur la société, de son gouvernement, de ses combats, etc.—Pour les points controversés qui présentent de l'intérêt et ont été l'objet d'une polémique, M. Blanc les présente sous forme de *problème* et indique pour chaque opinion les auteurs qui l'ont soutenue. Outre ces matières, il propose sur les grands sujets la matière d'une dissertation dont il trace le plan sans développement : ce sont autant de moyens qu'il fournit aux professeurs pour exercer et intéresser leurs élèves. Pour l'indication des sources, M. Blanc ne se contente pas de donner le catalogue des auteurs les plus importants et en même temps les plus à la portée de ses lecteurs en France, mais il apprécie ces auteurs avec son impartialité ordinaire et donne des conseils en conséquence.

lamenteur inutilement, il se mit immédiatement à employer ses chevaux et ses voitures pour le transport malheureux qu'on enterrait en foule. Le fléau d'après, il avait repris ses exercices, et voilà que la destinée vient encore de le frapper."

BIBLIOGRAPHIE. Cours d'histoire ecclésiastique.

PAR M. L'ABBE BLANC. Deuxième volume du Précis, troisième et dernier du Cours.

Après avoir attendu si longtemps le *Cours d'histoire ecclésiastique* de M. Blanc, les séminaires et le clergé de France n'ont pu apprendre qu'avec une grande satisfaction l'achèvement de cet ouvrage important. Déjà nous en avons dit un mot à nos lecteurs ; mais nous avons besoin d'y revenir pour en dire plus au long notre pensée. Depuis les temps de la Restauration, il y a environ trente ans, les études historiques ont pris un plus grand développement en France. Mais ce mouvement s'est opéré constamment au détriment des saintes annales de l'Eglise, de la part des esprits incroyants. Nos Evêques et nos séminaires l'ont compris ; ils ont compris que sans compter les raisons qui font dans tous les temps un devoir aux prêtres de connaître l'histoire de l'Eglise, il fallait de plus aujourd'hui opposer au mouvement hostile une étude plus large, plus approfondie, plus raisonnée de cette histoire. Or, le moyen de ranimer cette étude, et de l'élever au niveau des besoins modernes était d'établir des *Cours réguliers* dans les séminaires et de donner à l'histoire ecclésiastique un rang sérieux, une assez large place parmi les études ecclésiastiques, et c'est encore ainsi que nos Evêques l'ont entendu. Depuis quinze ans, plus de la moitié des séminaires ont été dotés de *Cours d'histoire ecclésiastique*. Plus d'entre les autres, nous le savons, n'ont différencié que pour attendre le livre classique qu'on leur annonçait depuis longtemps. Les Evêques et les séminaires attendaient tous un tel livre. Pour répondre à leur vœu éclairé, il devait non-seulement initier les élèves du sanctuaire à la connaissance méthodique de tous les faits de l'histoire de l'Eglise, mais aussi environner ces faits des réflexions les plus propres à dissiper l'obscurité des uns, à lever les difficultés, les objections que d'autres soulèvent, enfin à ouvrir tous les points de vue qui font des annales de l'Eglise, si souvent calomniées, l'une des études les plus intéressantes auxquelles le philosophe comme le théologien puisse s'appliquer.

On attendait ce livre-là de M. l'abbé Blanc ; l'Introduction, et le premier volume du *Précis*, renfermant les *Origines chrétiennes*, avaient confirmé cet espoir. Le dernier volume qui vient de paraître achève-t-il de justifier cette honorable attente ? Telle est la question dont nous avons cherché la réponse dans la lecture même du volume. Or, l'examen que nous en avons fait nous impose le devoir de dire aujourd'hui que M. Blanc a répondu, selon nous, aux exigences de l'opinion, au vœu de nos Evêques et de notre clergé. Sans omettre aucun fait de quelque importance, il a raconté dans un seul volume qui renferme, il est vrai, 930 pages, l'histoire de plus de seize siècles, depuis le troisième siècle inclusive-ment, jusqu'à 1830. Cette narration, concise et claire en même temps, offre sur tous les faits où il en est besoin, la réflexion claire également et précise qui relève et fait admirer le plan de la Providence, l'intervention de Dieu sur son Eglise, qui dissipe souvent d'un mot l'objection de l'incrédulité ou de l'hérésie ; qui venge enfin nos saints Pontifes et nos saints docteurs contre leurs détracteurs anciens et modernes. La pensée de l'auteur s'élève avec les grands faits, et élève celle du lecteur par les grands aperçus qu'il ouvre devant elle. Nous aimons surtout la manière dont il suit la marche des siècles, la liaison des événements et leurs influences réciproques. C'est une heureuse manière de raconter l'histoire, de vivifier l'étude des siècles et de la rendre en même temps attrayante et facile.

Nos devoirs encore faire remarquer la manière dont l'auteur traite les questions les plus délicates. Il les aborde et en dit son sentiment avec franchise, mais avec une telle modération que personne ne peut s'en offenser. Cette modération, jointe à l'impartialité de M. Blanc, fait de son livre non un livre de parti et de système, mais un livre de doctrine, un guide sage, mesuré, tel qu'il convient pour les *Cours des séminaires*, et en général au clergé, qui demande avant tout les moyens de se rendre compte avec calme de l'histoire de l'Eglise, de sa doctrine, de sa discipline, de son action sur la société, de son gouvernement, de ses combats, etc.—Pour les points controversés qui présentent de l'intérêt et ont été l'objet d'une polémique, M. Blanc les présente sous forme de *problème* et indique pour chaque opinion les auteurs qui l'ont soutenue. Outre ces matières, il propose sur les grands sujets la matière d'une dissertation dont il trace le plan sans développement : ce sont autant de moyens qu'il fournit aux professeurs pour exercer et intéresser leurs élèves. Pour l'indication des sources, M. Blanc ne se contente pas de donner le catalogue des auteurs les plus importants et en même temps les plus à la portée de ses lecteurs en France, mais il apprécie ces auteurs avec son impartialité ordinaire et donne des conseils en conséquence.

Nous aimerions à justifier notre jugement

pire chrétien, sur Abeillard et le rationalisme, etc.

Nous terminerons par une dernière observation. La manière dont M. Blanc a rédigé son *Cours* n'en fait pas seulement un livre classique pour les séminaires, mais encore une histoire abrégée et raisonnée, telle que peuvent la désirer tous les prêtres, surtout les plus occupés. En la rédigeant, l'auteur a su éviter la sécheresse d'un abrégé pour la rendre utile à tous, et c'est encore un nouveau mérite de son œuvre.

FAITS DE L'ETRANGER.

La compagnie des mines de zinc de la vieille Montagne, à Paris, vient de faire exécuter pour l'exposition de Londres une magnifique statue monumentale en zinc. Cette statue représente la reine d'Angleterre, en grand costume royal ; elle est assise sur son trône, et le tapis placé sous ses pieds, tombant en larmes, qu'on voit autour de la plinthe, y forme un élégant ornement. La pose de la reine est heureuse ; la figure est très ressemblante ; la statue debout aurait neuf pieds ; le modèle en est dû au talent de M. Danton. La fente de cette œuvre capitale a un centimètre et demi d'épaisseur. Cette pièce, qui est la plus forte qui ait encore été fondue, prouve à quels usages, encore inconnus, le zinc peut être employé. Le piédestal est de M. Leornard, architecte ; il est de forme Renaissance ; des guirlandes de fleurs et de fruits réunissent les angles ; sur le côté faisant face sont représentées les armes d'Angleterre, et derrière, un trophée d'armes. Sur les grands côtés, sont des panneaux destinés à recevoir des inscriptions. La couleur de cette statue, qui est celle du zinc légèrement bruni, donne à ce travail un caractère tout particulier.

—Nous avons, dans le temps, annoncé cette merveille d'une mécanique inventée et exécutée par un jeune cultivateur d'Aignillon, Joseph Cusson, qui, sans autres notions de mathématiques que les premières règles de l'arithmétique, a résolu les problèmes les plus difficiles de l'horlogerie. Son *Calendrier mouvant*, après avoir fait l'admiration de plusieurs villes de France, est exposé à Paris, boulevard Bonne-Nouvelle, n° 7, où tout le monde pourra le voir. Sur 9 cadrans différents l'horloge marque les heures, les minutes, les secondes, les jours de la semaine, le quantième du mois, les mois de l'année ou les 12 signes du zodiaque, les années communes et bissextiles, les phases et l'âge de la lune, le lever et le coucher du soleil, la place que la lune occupe par rapport au soleil. D'ingénieux mécanismes font mouvoir plusieurs personnages quand les heures sonnent, trois fois par jour et au moment de l'augéus.

—On lit dans le *Messenger de l'Allier*, journal de Moulins, en date du 10 avril :

"Nous apprenons que la justice vient de découvrir une fabrique de poudre dans le canton de Jaligny. On a saisi de la poudre toute faite, des matières propres à la fabriquer et des balles."

—Hier, le commissaire de police du quartier de la monnaie était appelé à constater un fait assez singulier. Dans la maison située Petite-Rue du Bac demeurait depuis plusieurs années une femme D..., âgée d'environ trente ans, et qui exerçait la profession de marchande ambulante d'objets de bimbeloterie. Elle parcourait les environs de Paris pour y vendre ses marchandises ; aussi ne s'inquiétait-on pas dans sa maison de ses absences, qui duraient quelquefois plus de quinze jours.

Cependant depuis environ trois mois on n'avait pas vu la marchande. Ses voisins s'étonnaient de n'avoir pas reçu de ses nouvelles et informèrent le commissaire de police. Ce magistrat ayant fait ouvrir par un serrurier la porte du logement de la femme D..., a trouvé cette malheureuse morte. Elle était couchée tout habillée sur son lit ; son corps était dans un état de parfaite conservation et momifié comme s'il eût été soumis à l'embaumement. La peau présentait l'aspect et la solidité du parchemin.

Un médecin appelé par le commissaire a constaté que la mort de ce sujet devait remonter à environ trois mois ; on en ignore encore la cause. Une enquête est ouverte à ce sujet, et le cadavre a été transporté à la Morgue pour y être soumis à l'examen des hommes de l'art, qui auront à rechercher comment a pu périr cette malheureuse, et par quel phénomène son cadavre a échappé aux effets de la putréfaction.

On lit dans le *Mémorial de Rouen* :

"Entrons dans cette caverne révolutionnaire dont a parlé un jour avec tant d'éloquence M. de Montalembert, et dont, malheureusement, un si grand nombre d'hommes politiques affectent de ne pas se souvenir.

"Nous vous disions, dans l'une de nos dernières lettres, que MM. les Montagnards se préparaient à utiliser leurs vacances de Pâques, en allant faire de la propagande dans les départements voisins de Paris ; nous vous disions également que les frères maçons égalitaires et d'autres chefs de la gent démocratique s'embarqueraient et songeaient à passer en revue leurs forces, dans la prévision d'un coup de main. Aujourd'hui, l'autorité judiciaire vient de faire de nouvelles découvertes, qui prouvent l'agitation des meneurs des émeutiers.

ainsi que la Montagne, avec un profond mépris, et on assure qu'il se fait de nombreux adeptes.

"Pour que vous sachiez au juste quel est l'esprit qui l'anime, nous vous transmettons, sans en retrancher un mot, sa dernière proclamation. Elle vous fera juger du style des autres.

"Voici cette pièce curieuse : "AUX REPUBLICAINS DES DEPARTEMENTS.

"Citoyens, l'heure approche où les cohortes royalistes vont enfin violer franchement, ouvertement le pacte fondamental, la Constitution. Citoyens, c'est un avis que nous vous adressons, et nous vous disons : Préparez vos armes, car vos ennemis vont se mettre à découvert. Quant à nous, peuple de Paris, nous sommes armés, et au premier signal de violation, nous commençons le combat.

"Depuis longtemps, vils suspects des despotes, vous avez foulé aux pieds cette Constitution que vous aviez juré d'observer ; depuis longtemps vous avez massacré le suffrage universel ; vous avez bâillonné la presse, vous nous avez arraché le droit de réunion ; tous les jours encore, vous supprimez les gardes nationales qui ont le sentiment de la Révolution ; vous avez outre-passé vos droits en prolongeant les pouvoirs des officiers de la garde nationale. Mais, sachez-le bien, la garde nationale de Paris ne se prêterait pas à l'achèvement à vos infâmes desirs, elle jour où vous parlez de réviser vous-mêmes la Constitution, vous la verrez descendre en armes dans la rue non pour vous défendre, mais derrière les barricades. Jusqu'à ce jour, vous avez été de violation en violation, tout en prétendant respecter la Constitution ; ce que vous n'avez pas osé faire, c'est de la déchirer. Mais, dites vous cette fois, vous l'oserez. Ah ! c'est là que nous vous attendons.

"Réviser donc aujourd'hui la Constitution, prolongez les pouvoirs du Président, et vous verrez à l'instant même surgir des barricades sur tous les points, vous nous verrez derrière ces barricades pour défendre la constitution. Vous ne nous prendrez pas à l'improviste, nous sommes armés et prêts à vous combattre. Et si la victoire nous favorise, ce dont nous ne doutons nullement, apprenez que tous les traitres, tous ceux qui ont foulé aux pieds les droits du peuple, apprenez que tous seront frappés de la hache révolutionnaire. Toi aussi, toi complice volontaire de tous ces crimes, le même châtimeur t'est réservé.

"Et vous, lâches Montagnards, vous qui, par des allures révolutionnaires, avez hypocritement usurpé la confiance du peuple, sachez que depuis votre lâche conduite sur la loi du 31 mai, il n'a plus confiance en vous, et que si une nouvelle révolution de ses droits s'exécute, il n'attendra plus votre avis : il combattra lui-même ; "Sentinelles républicaines, prenez garde à vous !

"LE COMITE DU CENTRE."

(Correspondance Havas.) --On assure que plusieurs départements du Centre, de l'Ouest et du Midi de France, des hommes clairvoyants et courageux ont résolu de conjurer les périls qui menacent la société, en formant des comités et des associations pour organiser une résistance énergique ; dans le cas où une insurrection triompherait à Paris.

—On lit dans la *Gazette du midi* :

"Les visiteurs se succèdent sans interruption auprès de M. le comte de Chambord ; jamais la demeure du royal exilé ne reçut autant de Français que depuis son arrivée à Venise.

"Le Midi avait déjà fourni un ample contingent de voyageurs ; de nouveaux convois viennent de se mettre en route et succèdent de près à ceux de Toulouse, d'Avignon et de plusieurs autres villes. Avant-hier un paquebot partant de notre port emmenait vingt-et-une personnes de Marseille ou de sa banlieue qui se rendaient ensemble à Venise. Deux autres les avaient précédés par la voie de terre. Plusieurs Tarasconnais se disposent à faire le même voyage. Nous apprenons enfin de Toulon, que plusieurs ouvriers et paysans espèrent effectuer leur pèlerinage politique vers l'époque de la Saint Henri."

—Le *Pays* qui jusqu'à présent avait été l'un des organes du parti élyséen, passe sous la direction de M. de Lumarini, et par conséquent, de vient, selon l'expression de son nouveau directeur, le *journal conservateur de la République par la République*.

ANNONCES.

A vendre à cette imprimerie :

LE MANUEL DE LA VISITE EPISCOPALE

Dans les Communautés et Paroisses du Diocèse de Montréal

AUGMENTÉ

DU MANDEMENT